La Fabrique Nomade redonne du sens à la vie des réfugiés artisans d'art

Catherine Guilyardi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/7793>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.7793

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 187-188

ISBN : 978-2-919040-42-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Catherine Guilyardi, « La Fabrique Nomade redonne du sens à la vie des réfugiés artisans d'art », *Hommes & migrations* [En ligne], 1323 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/7793> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.7793>

La Fabrique Nomade redonne du sens à la vie des réfugiés artisans d'art

Pour les réfugiés, la promotion de leur savoir-faire reste problématique dans la société d'accueil. Parce que la reconnaissance professionnelle engage l'estime de soi, La Fabrique Nomade aide des artisans d'art réfugiés afin de les insérer dans la profession en France.

Catherine Guilyardi

Yassir montre avec ses doigts agiles comment caresser la terre pour qu'en sorte un arrondi harmonieux. Il cherche ses mots. Les participants de l'atelier qu'il propose ce jour de juin 2018 dans les locaux de la Fabrique Nomade, corrigent gentiment son français. « Ça ne vous dérange pas ? », demande une trentenaire tout sourire à la voix fluette. Ça ne le dérange pas. Yassir adore partager ses connaissances sur les méthodes traditionnelles de cuisson de la poterie à l'ouest du Soudan. Dans cette région, seules les femmes ont le droit de faire de la poterie, explique-t-il. Yassir a créé le premier atelier de poterie moderne au Soudan. S'il a dû s'enfuir, dit-il aux participants qui le questionnent, c'est parce qu'il avait représenté des humains et des animaux, « ce que ma religion interdit ».

Inès Mesmar, fondatrice de la Fabrique Nomade en 2017, sait ce que Yassir Elamine a traversé avant de présenter son savoir-faire à des Parisiens curieux : « Il a fait les Beaux-Arts

d'Assouan et y était professeur, mais il était convaincu, comme tous ceux que l'on rencontre, que ce qu'il savait faire ne valait plus rien dans l'exil. Lorsqu'il était au Soudan, il présentait des expositions en Suisse, mais il a trouvé normal d'avoir à planter des pommes de terre dans un jardin lorsqu'il s'est réfugié en France. » Sa femme est médecin et pourtant ils ont accepté de perdre le statut social qui était le leur.

Avec la déqualification professionnelle vient la déqualification personnelle. Cela a des conséquences sur leur santé, comme pour Abou Dubaev, l'artisan d'art tchétchène qui présente l'autre atelier du jour. « Il était fermé sur lui-même et avait pris 30 kg après son arrivée en France en 2014. Il avait été orienté vers agent de sécurité, mais ne trouvait pas de travail parce qu'il ne parle pas français et était en surpoids. » Abou ne parle pas assez bien français pour exprimer tout ce que son art de staffeur et stucateur dit pour lui, mais son geste est précis et beau. Depuis l'âge de 17 ans, il crée des moulures et des pierres artificielles en plâtre pour imiter le réel sur des corniches, des plafonds, etc. Après 4 ans de chômage et une dépression, il est sorti de son isolement en retrouvant le chemin de son art grâce à la Fabrique Nomade.

Inès Mesmar sait ce que c'est que de ne plus croire en son art quand on quitte son pays pour un exil sans retour. Alors que l'Europe ne sait pas comment gérer l'afflux de migrants en 2015, Inès, d'origine tunisienne, décide de travailler sur son histoire et découvre la broderie de sa mère. « C'était le travail qu'elle faisait dans la Médina de Tunis, un métier abandonné par manque d'orientation. Elle pensait que c'était insignifiant au point de ne pas en parler à ses propres enfants. » Après une étude sur le sujet en France aujourd'hui, Inès découvre que les freins sont toujours les mêmes pour les gens qui maîtrisaient un art ou un métier dans leur pays d'origine. « Les réfugiés arrivent toujours avec la conviction qu'ils ne trouveront pas leur place ici, qu'il faut s'adapter et changer. »

Reprendre confiance dans son savoir-faire

Pour les aider à reconstruire leur reconnaissance professionnelle, Inès crée donc la Fabrique Nomade. En 2017, trois artisans sont orientés vers l'association par les CADA. L'idée est de les mettre en collaboration professionnelle avec des designers bénévoles. « Les acteurs dans métiers d'art sont sensibilisés à la question », se réjouit Inès Mesmar.

« La liste des partenaires est longue aux côtés des Ateliers de Paris (voir sur la liste sur le site Internet¹). 35 designers se sont proposés bénévolement pour accompagner nos 3 artisans ! » Le designer choisi amène l'artisan à adapter son savoir-faire à un nouveau marché. La relation professionnelle s'établit de pair à pair, mais souvent la difficulté à s'exprimer en français met les artisans en situation d'exécutant. « Il faut du temps pour que l'égalité s'installe », reconnaît Inès. « On les accompagne pour travailler sur leur posture professionnelle dans des séances collectives où chacun partage avec les autres l'avancement de son projet. »

L'association accompagne le réfugié durant 6 mois : un mois pour présenter ce qu'il sait faire, un mois pour travailler avec un designer volontaire et concevoir ce qu'ils créeront ensemble, et le reste pour réaliser les pièces de la collection, montrées dans une exposition. Abou et Yassir ont participé à la première exposition de la Fabrique Nomade. Depuis qu'il a fini le suivi avec l'association (accompagné de cours de langue et la visite d'expositions), Abou Dubaev a été embauché sur plusieurs chantiers, dans des grands hôtels et pour un monument historique. « Des entreprises de toute la France nous appelle pour nos artisans qui maîtrisent des savoirs qui sont difficiles à trouver en France », explique Inès Mesmar.

Douze autres artisans d'art ont été sélectionnés en 2018. Au-delà de la maîtrise d'un savoir-faire, la Fabrique demande aux réfugiés de faire le choix de poursuivre leur art, même si cela prend du temps, et d'être dans une situation régulière afin de pouvoir travailler et que les besoins primaires soient satisfaits. « En fait, ils sont très rarement dans situation stable, mais ils ont au moins un toit sur la tête. On ne les accompagne pas sur volet social, mais on travaille avec les structures qui nous les orientent parce que leur situation change tout le temps. » Yassir vit enfin sous le même toit que sa femme dans une maison qu'il partage avec des amis français dans le sud de Paris. Il commence un nouveau travail de potier à Paris.

Une vraie satisfaction pour la fondatrice et son équipe d'une dizaine de personnes : graphiste,

programmatrice d'ateliers, directrice artistique, scénographe, personnes faisant le lien avec les designers et les entreprises (un stage est prévu), professeur de français et conférencière de musée. Tout le monde est bénévole. La Fabrique Nomade a déménagé en 2018 sous les arcades du Viaduc des Arts, dans le XII^e arrondissement, et espère disposer bientôt d'un permanent.

Inès Mesmar rêve désormais de toucher plus de secteurs que les artisans d'art : « À un psychologue scolaire syrien que j'avais rencontré à Pôle emploi, et qui faisait la plonge dans une école, j'ai demandé : "Et si vous aviez le choix, que feriez-vous ?" Il n'a pas pu me répondre avant 5 bonnes minutes ! Il n'était plus qu'un réfugié. » ■

1. Contact et infos : <http://lafabriquenomade.com/>
Boutique sur le Viaduc des arts, 1 bis avenue Daumesnil,
75012 Paris.